

Vincent Albouy

COHABITER AVEC LE SAUVAGE

La biodiversité ordinaire chez soi

PROVISOIRE





Ces plantes spontanées peuvent prospérer tant qu'elles ne dépassent pas la grille qui les protège du piétinement.

Sommaire

Introduction	86
Partie I : Pourquoi le sauvage est-il perçu si négativement ?	11
Dieu l'a voulu	13
Le maître et possesseur de la nature	16
Le « bon sauvage », réalité ou fantasme ?	19
Du paysan à l'exploitant agricole	23
Plus de subjectivité que d'objectivité	27
Le sauvage désorganisateur	29
D'autres voies possibles	31
Partie II : Pourquoi accepter le sauvage ?	35
Des plantes heureuses	37
Pas d'animaux sans plantes	38
Les bonnes « mauvaises herbes »	40
Indicatrices ou réparatrices	43
Protéger et nourrir le sol	46
Mieux soigner son jardin	49
Les bonnes herbes d'autrefois	51
Une nourriture terrestre	53
Beautés discrètes	54
Au village, j'ai mauvaise réputation	57
Savoir se remettre en question	61
Observer et partager pour mieux connaître	63
Un legs aux générations futures	66
Partie III : Comment cohabiter avec le sauvage ?	69
Accepter de moins intervenir	71
Les avantages du non-agir	75
Vers un jardin en libre évolution	78
Un jardin de naturaliste	80
Une nature amoralisée	84
Des plantes en liberté	86
Vers un jardin <i>low-cost</i> et bas carbone	90

Partie IV : Où cohabiter avec le sauvage ?	95
Les points communs dans la diversité infinie des jardins	97
Vers une haie variée d'espèces locales	98
De la pelouse à la prairie fleurie	102
Un entretien tout en nuances	105
Fleurs d'autrefois pour jardin d'aujourd'hui	107
De l'eau et du sec	111
Un potager grouillant de vie	112
Oser la friche	113
Loger les petites bêtes	115
S'affranchir des pesticides, même naturels	119
Partie V : Et dans les bâtiments ?	121
L'être humain comme ingénieur de l'écosystème	123
Colocataires depuis la préhistoire	125
La longue cohorte des pique-assiettesv.....	129
Les accros au confort du chauffage	131
Les nicheurs saisonniers	135
Les réfugiés de l'hiver	138
La jungle des habitations	139
Avoir toujours une longueur d'avance	141
Bloquer les issues	144
La politique de la terre brûlée	148
Organiser une cohabitation apaisée	152
Conclusion	154
Petite bibliographie	156
Du même auteur	158

Les bonnes « mauvaises herbes »

La notion de « mauvaise herbe » apparaît avec l'agriculture. Pour le paysan, c'est une concurrente de la culture, qui lui vole sa lumière, son eau, ses éléments nutritifs. Pour le scientifique, plus neutre, c'est une plante adventice, c'est-à-dire poussant dans les terres cultivées sans avoir été semée. Ce qui qualifie la « mauvaise herbe », ce n'est pas l'espèce en elle-même, mais l'endroit et le moment où elle pousse.

La plupart des agriculteurs et des jardiniers ne tolèrent pas la liberté du monde végétal. Ils se comportent à leur niveau comme de petits dieux créant un monde à leur convenance et détruisant ce qui n'est pas venu d'eux. Cette conception étroite de la culture, qui, poussée à l'extrême, ne veut voir que les plantes semées ou plantées dans un sol considéré comme support inerte, explique pourquoi campagnes et jardins se vident peu à peu de leur biodiversité, pourquoi notre monde s'appauvrit chaque jour un peu plus.

Certaines personnes refusent cette logique appauvrissante. Le philosophe américain Ralph Waldo Emerson a traduit cet état d'esprit dans une phrase célèbre : « Qu'est-ce qu'une mauvaise herbe ? Une plante dont on n'a pas encore découvert les vertus¹¹. » Ou dont on a oublié les vertus, comme nous le rappelle Victor Hugo (voir l'encadré page suivante). Plutôt que de vouloir lutter contre la nature en détruisant toutes les plantes qui poussent spontanément, pourquoi ne pas leur laisser une place en les enrôlant à son profit ? La pire des « mauvaises herbes » a toujours un service à rendre. L'amnésie de l'être humain contemporain est incompréhensible, à faire la liste de tout ce qu'elles ont pu apporter autrefois à ses ancêtres.

11. "What is a weed? A plant whose virtues have not yet been discovered." – Ralph Waldo Emerson, *The Fortune of the Republic and Other American Addresses*, Houghton, Mifflin and Co., 1897, p. 16.

Le coquelicot, adventice caractéristique des champs de céréales et réfugié sur les bords de route et autres endroits où le sol est remué, était autrefois une plante largement utilisée pour ses vertus médicinales.



Plaidoyer pour l'ortie

Victor Hugo, prophète en son pays et bien au-delà, reste reconnu comme l'avocat des grandes causes : abolition de la peine de mort et éducation populaire, liberté de la presse et suffrage universel, république et Europe des nations. Mais il fut aussi le défenseur des humbles causes, comme celle de l'ortie :

« Un jour, [le père Madeleine alias Jean Valjean] voyait des gens du pays très occupés à arracher des orties ; il regarda ce tas de plantes déracinées et déjà desséchées, et dit :

« – C'est mort. Cela serait pourtant bon si l'on savait s'en servir. Quand l'ortie est jeune, la feuille est un légume excellent ; quand elle vieillit, elle a des filaments et des fibres comme le chanvre et le lin. La toile d'ortie vaut la toile de chanvre. Hachée, l'ortie est bonne pour la volaille ; broyée, elle est bonne pour les bêtes à cornes. La graine d'ortie mêlée au fourrage donne du luisant au poil des animaux ; la racine mêlée au sel produit une belle couleur jaune. C'est, du reste, un excellent foin qu'on peut faucher deux fois. Et que faut-il à l'ortie ? Peu de terre, nul soin, nulle culture. Seulement la graine tombe à mesure qu'elle mûrit, et est difficile à récolter. Voilà tout. Avec quelque peine qu'on prendrait, l'ortie serait utile ; on la néglige, elle devient nuisible. Alors on la tue. Que d'hommes ressemblent à l'ortie ! »

« Il ajouta après un silence :

« – Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni mauvaises herbes, ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs¹². »

Araignée atypique, le faucheur est très commun sur les orties.



12. Victor Hugo, *Les Misérables*, première partie « Fantine », V, III, Pagnerre, 1862, p. 49-50.

Partie III

**Comment
cohabiter avec
le sauvage ?**

C'est d'abord dans la tête que cela se passe, avant de se passer dans le jardin. Car bien des barrières qui empêchent une cohabitation apaisée, volontaire et non contrainte, avec le sauvage sont psychologiques et non matérielles. Ces barrières sont un héritage de notre éducation, des idées dominantes, provenant de de la cellule familiale, de la société, qui infusent plus ou moins fortement, plus ou moins inconsciemment, la mentalité des personnes. L'acceptation du sauvage au jardin, dans la vie quotidienne, demande d'abord de bien comprendre pourquoi il en était exclu auparavant.

J'ai appris le jardinage comme j'ai appris à parler, sans m'en rendre compte, par imitation. J'ai passé mon enfance dans un pavillon de la banlieue parisienne entouré d'un vaste jardin. La plus grande partie du terrain était réservée à un potager cultivé par ma grand-mère, aidée par mon père pour les travaux de force. Elle habitait une petite maison au fond du terrain, attenante à un petit jardin clos consacré uniquement aux fleurs et aux plantes décoratives. Très croyante, elle fournissait l'église en bouquets de fleurs. Autour d'un vieux prunier, un lopin de gazon bordé d'un portique servait de terrain de jeux aux enfants.

Le jardin était cultivé de manière traditionnelle. Le bêchage d'automne était un travail pénible réservé à mon père. Ma grand-mère s'occupait des semis, des plantations, du binage et du sarclage incessants. Le sol était nu en permanence, seuls les végétaux semés ou plantés ayant le droit de vivre. Le reste était impitoyablement exterminé, coupé ou arraché. Dans un coin, la fosse à compost accueillait tous les déchets végétaux de la maison et le seau d'aisance de ma grand-mère. L'irrigation se faisait par aspersion ou par rigoles avec l'eau « de la concession » comme disait mon père. La production était importante, consommée fraîche ou sous forme de conserves stérilisées, de confitures.

À voir le résultat, le mode d'exploitation semblait rationnel. Bien qu'à l'époque je n'y aie pas fait attention, le passionné d'insectes que j'étais déjà n'y trouvant pas grand-chose. Des abeilles et des bourdons dans les fleurs de campanule des bordures, des chenilles et des doryphores dans les légumes, parfois un carabe doré au sol. C'est dans le terrain en friche du voisin, fauché seulement une fois par an, et dans les anciennes parcelles de verger et de maraîchage abandonnées en attendant la construction d'une autoroute que je faisais mes plus belles découvertes naturalistes.

Accepter de moins intervenir

Quand à presque trente ans, après quinze ans de vie urbaine en appartement qui m'avaient coupé de toute nouvelle expérience de jardinage, j'ai de nouveau disposé d'un grand jardin, mon projet était de le cultiver pour les insectes. Je dis bien « cultiver », et non « aménager » ou « gérer ». Il me semblait évident qu'un jardin ne pouvait que se cultiver. J'ai donc défriché des planches et aménagé des parterres, semé et planté, bêché et sarclé. Bref, j'ai fait ce que j'avais toujours vu faire ma grand-mère et mon père. Un jour que je me baissais machinalement vers une plantule ayant germé au pied d'un rosier, je ne sais pas pourquoi mon cerveau m'a envoyé un message d'alerte. J'ai interrompu mon geste et je me suis posé la question : « Pourquoi veux-tu arracher cette plante ? Tu ne sais même pas ce que c'est. » J'ai donc attendu, et un superbe bouquet de coquelicots rouge sang a agrémenté le parterre quelques semaines au printemps.

Cette expérience fondatrice a été concomitante avec la lecture de l'ouvrage de Masanobu Fukuoka *La Révolution d'un seul brin de paille*. Ce microbiologiste japonais devenu agriculteur y développe son système de culture basé sur le non-labour. De tradition bouddhiste, il justifiait entre autres sa méthode par la philosophie du « non-agir ». La pensée de Fukuoka est

Une allée de jardin cimentée et peu fréquentée reconquise par la végétation.



un formidable stimulant pour approfondir une réflexion sur le thème du « *slow-jardinage* », pour copier une expression à la mode. Agir moins et regarder plus est une première étape indispensable.

Psychologiquement, il n'est pas facile de laisser du jour au lendemain son jardin évoluer seul, en intervenant au minimum. Le besoin d'agir est comme une drogue, il provoque un effet de manque, sans compter le regard des voisins ! Aujourd'hui plus que jamais, les outils motorisés augmentent d'une manière considérable la capacité destructrice de chaque individu. Les motoculteurs ont remplacé la bêche, les tronçonneuses la hache, les tondeuses et les débroussaileuses la faux, etc. Il est bien entendu hors de question que l'on puisse refuser le progrès dans ce qu'il possède de bon en soi. Mais il convient d'être conscient et pleinement responsable de ces nouvelles possibilités qui permettent de causer très rapidement des dégâts qui ne pourront être réparés le plus souvent qu'à long terme. Donc toujours commencer par se demander : « Que puis-je ne plus faire ? » Et rechercher des alternatives plus douces à la brutalité des engins modernes (voir l'encadré page suivante).

Un potager en friche au printemps.



La tondeuse à la ferraille

La tondeuse à gazon à moteur est certainement l'un des premiers outils d'entretien du jardin dont on peut se passer si l'on souhaite cohabiter de manière apaisée avec le sauvage. Sans parler du bruit et de la pollution générés par le moteur, le principe même de son fonctionnement, une lame qui broie l'herbe au lieu de la couper, et sa puissance qui permet de tondre rapidement une grande surface avec peu d'efforts physiques entraînent des dégâts considérables sur la biodiversité. La question peut se poser légitimement de la mettre de côté pour adopter d'autres pratiques moins destructrices.

Les plus radicales bannissent le moteur et ne font plus appel qu'à la force musculaire humaine. Pour de petites surfaces, la tondeuse à main à lame hélicoïdale si prisée par nos voisins anglais peut rendre de réels services. Moins destructrice, elle oblige à un effort physique souvent salutaire à notre époque où la sédentarité fait des ravages. Elle peut être utilisée que pour tondre les allées et les zones de jeux et de repos, le reste de la surface étant traité en prairie fleurie. Cette dernière n'a besoin d'être fauchée qu'une ou deux fois par

L'oie, une tondeuse sur pattes attachante mais parfois bruyante.



an. Pourquoi ne pas le faire à la faux ? À condition bien sûr d'acquérir le coup de main pour s'en servir, et surtout pour affiler et affûter la lame.

En alternative, une débroussailleuse à moteur peut couper l'herbe sans la broyer à condition d'abandonner le système du fil plastique et d'adopter une lame métallique rotative. Le poids et les vibrations de l'engin sont assez pénibles, ce qui incite à l'utiliser modérément, contrairement à une tondeuse autoportée qui est parfois sortie tous les samedis pour l'amusement plutôt que pour couper une herbe encore rase ! Pour une surface assez grande en prairie, fauchée une fois par an seulement, il peut être préférable de louer une motofaucheuse à lame à mouvement alternatif ou rotatif, à grand rendement et beaucoup moins fatigante à utiliser.

Enfin, oies et canards, qui mangent beaucoup d'herbe, se révèlent de véritables tondeuses sur pattes. J'ai personnellement testé un couple d'oies qui remplissait parfaitement cet office sur un terrain de 3 000 m². Avec deux inconvénients toutefois. Le premier, bénin : les crottes très salissantes se retrouvant partout dans l'herbe et jusque sur la terrasse. Le second, rédhibitoire et qui a conduit à l'abandon de l'expérience : l'agressivité du mâle défendant son territoire, allant jusqu'à empêcher l'accès à la balançoire aux enfants !

Pour les grands terrains, pourquoi ne pas adopter des moutons d'Ouessant ?



Les avantages du non-agir

Le télescopage de la découverte des idées de Fukuoka et de la floraison des coquelicots m'a entraîné dans une cascade de réflexions et d'expériences qui continuent encore aujourd'hui. Et j'en ai tiré un principe de base de jardinage : avant de faire quelque chose, que pourrais-je ne plus faire pour obtenir le même résultat ? La première application de ce principe a été spectaculaire. J'envisageais de semer une prairie fleurie, j'avais déjà repéré des endroits où ramasser les graines nécessaires. En arrêtant de tondre une partie de ce que le précédent propriétaire appelait sa pelouse, je me suis aperçu qu'il s'agissait en fait d'une ancienne prairie à vaches où les marguerites, les centaurées, le lotier, les trèfles sont aussitôt réapparus.

Le premier conseil que je donne pour accepter le sauvage, pour faire réapparaître chez soi la flore spontanée qui va attirer ensuite toute une faune qui dépend de sa présence et disparaît en son absence, est de se poser cette unique question : « Que puis-je ne plus faire au jardin ? » En oubliant sciemment toutes les règles de jardinage précédemment apprises, tous les conseils d'entretien, tous les préjugés sur les espèces susceptibles d'apparaître

Le pissenlit, à la rosette plaquée au sol, est typique des prés surpâturés et des pelouses piétinées et fréquemment tondues. La tonte ne les empêche pas de pousser mais supprime leurs fleurs, ressource précieuse au printemps pour de nombreux butineurs.



S'affranchir des pesticides, même naturels

Le jardin est un bout de nature, certes très influencé par l'activité du jardinier, mais qui n'échappe pas aux grandes lois du fonctionnement des écosystèmes. L'aménager et l'entretenir en respectant ces lois, c'est favoriser l'autorégulation du jardin et épargner de la peine au jardinier. Les dangers des pesticides chimiques de synthèse sont bien connus. Ils empoisonnent les animaux, les eaux et les sols. Ils sont néfastes pour la santé. Ils persistent longtemps dans l'environnement. Toute personne respectueuse de la nature se doit de les bannir de son jardin. Les insecticides naturels, comme le pyrèthre, tiré d'une fleur méditerranéenne, ou le spinosad, issu d'une bactérie du sol, sont autorisés en bio parce que leurs molécules actives sont rapidement dégradées, notamment par le rayonnement ultraviolet. Elles ne peuvent donc s'accumuler dans les milieux. Mais elles ne sont pas sans inconvénients. Ces produits étant très toxiques au moment de leur épandage pour tous les insectes, même ceux qui ne sont pas visés succombent s'ils sont touchés. Il faut les utiliser avec beaucoup de prudence, et pour obtenir un jardin plein de vie il vaut mieux les oublier.

Les abeilles, les coccinelles, les guêpes et mouches parasitoïdes et bien d'autres espèces souvent victimes collatérales ne s'en porteront que mieux, et le jardin avec elles. Les pollinisateurs visiteront les fleurs, qui produiront à profusion graines, baies et fruits. Les prédateurs et les parasites aideront à contrôler l'explosion des populations de certains ravageurs bien ennuyeux comme les pucerons. Les recycleurs renforceront la fertilité naturelle du sol. Bref, travailler non pas contre la nature, mais avec elle. C'est plus facile, moins fatigant et plus motivant.

Un ver luisant prêt à attaquer un escargot.





Les souris domestiques peuvent se montrer peu farouches quand elles ont faim.

Du même auteur

Aux éditions de Terran :

Abeilles mellifères à l'état sauvage

16 × 24 cm, 336 pages, 2019

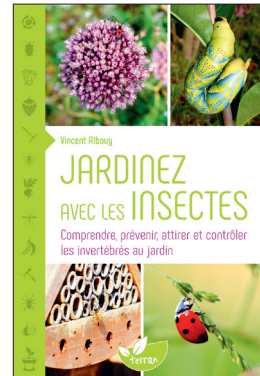
Vincent Albouy présente la vie des abeilles mellifères dans la nature (reproduction, essaimage, nidification...), pour bien comprendre leurs vrais besoins, les problèmes qu'elles rencontrent et les menaces qu'elles affrontent aujourd'hui. Il donne les clés pour détecter, suivre et étudier les colonies à l'état sauvage, et fournit des conseils pour contribuer à leur protection.



Jardinez avec les insectes

16 × 24 cm, 360 pages, 2009

Apprenez à utiliser les ressources foisonnantes du jardin pour assurer une bonne fertilité du sol, maintenir les populations d'espèces gênantes à un niveau assez bas pour ne pas causer trop de dégâts, favoriser la pollinisation des fleurs. Plus de 80 fiches détaillées, des conseils précis et toujours le même objectif : utiliser la nature au jardin plutôt que s'opposer à elle.



Chez d'autres éditeurs (liste non exhaustive) :

Des insectes en ville, Quæ, 2017.

Faune des villes, avec André Fouquet, Delachaux et Niestlé, 2020.

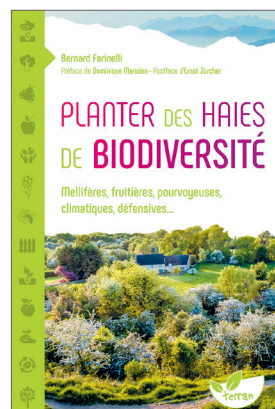
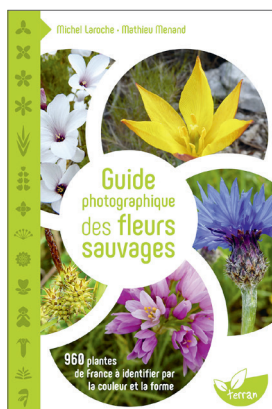
L'adieu aux insectes ?, avec Denis Richard et Pierre-Olivier Maquart, Ulmer, 2020.

Favoriser la biodiversité dans son jardin, 12 défis à relever au fil des saisons, Mosaique-Santé, 2021.

Accueillir la faune sauvage au jardin, avec Denis Richard, Ulmer, 2021.

Flore des villes, Delachaux et Niestlé, 2022.

Déjà parus aux éditions de Terran



Retrouvez toutes nos parutions sur www.terran.fr

Crédits iconographiques

Toutes les photographies sont de l'auteur, excepté :

- p. 4 : Warunporn / AdobeStock
- p. 9 : boedefeld1969/ AdobeStock
- p. 14 bas : christels / Pixabay
- p. 15 : Adam et Ève chassés du Paradis terrestre, in Bible d'une grand-mère de la Comtesse de Ségur, Hachette, 1878 – Peter Schnorr / WikiSource / Wikimedia Commons (https://fr.wikisource.org/wiki/La_Bible_d%E2%80%99une_grand%E2%80%99m%C3%A8re/6)
- p. 17 : Nadya Coup d'oeil / CC BY 2.0 / Wikimedia Commons
- p. 19 : [mail envoyé le 02/01/23, en attente rép.] Hunting the Buffalo, Peter Rindisbacher, Cleveland Museum of Art, 1837. 1940.1092. Mr. and Mrs. Lewis B. Williams Collection / CC0 1.0 Universal / Wikimedia Commons
- p. 21 : James Wehn, 1912 – Joe Mabel / CC BY-SA 3.0 / Wikimedia Commons
- p. 31 : InkMagiStudio / Pixabay
- p. 32 : Anishshah19 / CC BY 2.0 / Wikimedia Commons
- p. 66 : wal_172619 / Pixabay
- p. 85 : Ralphps_Fotos / Pixabay
- p. 94 : PiotrPhotography / AdobeStock
- p. 120 : AGAMI / AdobeStock
- p. 124 g : siala / Pixabay

Suivi éditorial : Coline Pons

Correction : Josselin Rieu

Maquette : Sabine Facchin

Diffusion/Distribution

DG DIFFUSION – info@dgdiffusion.com

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par Ganboa avec des encres végétales en mars 2023. Imprimé au Pays basque espagnol.